

TÉMOIGNAGE DE BENOÎT LACROIX

(Donné aux « Déjeuners de la prière », le 22 novembre 1990 à l'hôtel Reine-Élisabeth à Montréal, devant 600 femmes et hommes d'affaires de Montréal.)

Au fait, ce qui nous réunit ce matin à l'aurore, c'est autant le silence que la parole, c'est ce désir subtil en nous de savoir comment chacun, chacune de nous, franchit cet espace du temps relié à sa vie et comment nous habite, à différents titres, le désir d'absolu. À travers souvenirs et événements personnels, j'essaierai de vous raconter de mon mieux à quel point Dieu me manifeste sa grande miséricorde. Ainsi chante la tradition unanime d'Israël au psaume 103 : « Le Seigneur est miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité... Le Seigneur est tendre... il sait de quoi nous sommes faits... Bénis le Seigneur, ô mon âme ! »

Nous sommes en 1990. Je suis du 8 septembre 1915. 75 ans. Toutes ces années m'ont permis de traverser assez largement ce XX^e siècle. Même si ce siècle m'a offert plusieurs tragédies dont deux grandes guerres et d'autres infortunes, ce n'est pas un mince privilège que d'être du siècle de Gandhi, de Jean XXIII, de Martin Luther King, de Teilhard de Chardin, de mère Teresa, deux Jean Vanier, et d'autres encore.

Je suis né dans un milieu strictement rural, sur une terre boisée traversée par la voie ferrée. À cette époque, chez nous, ni téléphone, ni radio, ni auto; seulement la « gazette » reçue une fois par semaine, le dimanche après la grand-messe au village, à la poste du village.

De 1915 à 1990?

Passer de la lampe ou de la lampe Aladin à l'éclairage au néon;

passer des chemins de terre à la piste asphaltée;

passer du boghei ou de la sleigh au Jet 747;

passer des veillées de tradition orale faite de paroles et de récits à la tradition visuelle de la télévision;

passer des chansons de la Bolduc ou du soldat Lebrun à Berlioz ou à Beethoven pour ne pas nommer Tchaïkovski;

passer d'un rang de 25 « habitants » à une ville de 2 millions et plus d'habitants;

passer du temps rural et astral au temps accéléré du travail urbain;

passer du silence d'une maison à proximité de la forêt à une chambre en bordure du

chemin de la Côte-Sainte-Catherine, voilà quelques mutations qui ne sont pas sans provoquer chez moi des bouleversements intérieurs, des affrontements et des choix difficiles.

Même si, par plaisir autant que par devoir, j'ai beaucoup voyagé, c'est encore ici au pays que je me retrouve. Et vite je m'explique avant que ne soient déjà trop alertés certains réflexes. Mon pays que je n'ai jamais quitté intérieurement, mon pays qui a peu à voir avec les États-partis, mon pays, don de Dieu, don reçu avant d'être choisi, c'est le Troisième Rang ouest de la paroisse Saint-Michel-de-Bellechasse.

Je n'ai sûrement pas mérité de voir durant toute mon enfance ces paysages merveilleux de Bellechasse. Au sud, les Appalaches; au nord, les Laurentides, et plus près, à Saint-Michel, en face, l'Île d'Orléans; en bordure du village, le fleuve Saint-Laurent.

Pourquoi ai-je le goût des grands récits cosmiques de la Genèse ? Pourquoi ai-je une prédilection pour les longues surfaces, pour la pensée globale, pour les grandes fresques de Chagall, pour les tapisseries de Micheline Beauchemin, pour les peintures de Jean-Paul Lemieux ? D'où vient ce goût de l'espace élargi ? D'où vient cet amour pour les poèmes de Saint-Denys Garneau, *Regards et Jeux dans l'Espace*, sinon des paysages de mon enfance et du magnifique panorama que nous avons quand nous arrivions sur la côte du Deuxième Rang : le fleuve, l'Île, les montagnes.

Ce goût de l'ESPACE, je le tiens aussi de mon père qui, chaque matin, je le revois encore, interrogeait les quatre points cardinaux à la manière amérindienne, tout comme il interrogeait les nuages et le vent. C'était, disait-il, pour connaître l'air du temps.

Du même encadrement rural, j'ai gardé aussi le goût de l'aurore et du lever tôt, de la régularité astrale, du travail régulier fondu dans le temps et non minuté par des conventions dites collectives.

La vie rurale m'a enseigné, et sans passer par Oka, que la nature était divine, maternelle, généreuse malgré ses orages; qu'elle était gentille pour les oiseaux au printemps, pour les chevreuils à l'automne, pour les renards et les lièvres en tout temps.

Dans ma jeunesse, souvent à bicyclette, j'allais voir le fleuve, simplement pour le voir passer et, sans le savoir peut-être, j'apprenais sa présence fidèle, son sens du devenir, sa manière d'absorber les vagues, sa soumission glacée en hiver. Le plus beau était le passage des outardes chantantes

dans la brume en même temps que sonnait l'angélus du matin ou du midi. Inoubliable !

Du fleuve encore, j'ai appris que le quotidien était supérieur à l'actualité. Comme disait mon père : « Regardez le fleuve, i' passe, i' dure, i' revient. Les vagues, i' font beaucoup de bruit mais elles s'éteignent à mesure. Ce sont des étoiles filantes. Ne te fie pas aux apparences. Le vrai fleuve, c'est le courant de fond qui oriente la vie du chenal. »

De plus en plus, ma vie avec toutes ses années à la suite m'apparaît comme un chemin fluide : il y a des vagues, des tempêtes aussi, mais un courant de fond. De même que le fleuve a ses bouées et ses phares pour nous rassurer, ainsi j'aurai appris que la meilleure bouée de ma vie est la prière, les psaumes, l'eucharistie quotidienne.

À la maison

Je vivais à la maison une situation étonnante. Le quatrième d'une famille de cinq enfants, nommé Joachim (les Dominicains ont voulu m'adoucir en me nommant Benoît), j'avais un père qui portait le nom romain de Caius et ma mère s'appelait Rose-Anna Blais. Mon père était rouge; ma mère était bleue. Mon père parlait beaucoup; ma mère était silencieuse. Mon père était plutôt léger et folichon; ma mère, rangée et sérieuse. Mon père était religieux mais peu dévot; ma mère très dévote et très ritualiste.

DE MA MÈRE, j'ai appris le sens du devoir, de l'horaire respecté, de la piété quotidienne, du silence, de la loyauté vis-à-vis des amis. À cause de ma mère j'ai développé un amour tout simple de la Vierge Marie, sans vouloir m'interroger sur les mots ni sur les dogmes. Marie demeure encore aujourd'hui ma mère d'en haut; avec le Christ, elle constitue pour moi un couple sacré. À cause d'elle, ou pour d'autres raisons que je confie aux psychiatres, j'ai toujours eu pour les femmes, surtout les femmes religieuses et mystiques, ce que j'ose appeler faiblement... un faible !

À voir prier ma mère et à cause des cérémonies d'église, la prière aura toujours été pour moi un acte essentiel. À l'école du rang, j'ai appris ma religion par coeur. Surtout le catéchisme avec ses questions-réponses. Puis il y avait l'histoire sainte. Pendant longtemps, j'ai préféré l'Ancien Testament au Nouveau, par exemple l'histoire de l'Arche de Noé, le passage de la mer Rouge, Jonas dans la baleine, Abraham et son grand couteau, Samson aux grands cheveux; j'aimais bien les histoires d'Esther, de Judith et surtout de la belle Suzanne. Le Nouveau Testament paraissait plus ordinaire, surtout que Noël passé et quand le bedeau avait défait la crèche, il ne restait plus à voir que le Christ mort sur une croix pour nos péchés.

Avant de quitter mon enfance, j'aime me souvenir que je dois mon premier appel à la vie religieuse à un goût de tout donner pour une cause plus grande que celle de ma petite existence rurale. C'était vers les 10 ans, à l'église Saint-Michel-de-Bellechasse, qu'en écoutant un franciscain, coparoissien, en plus missionnaire au Japon, le Père Égide Roy, je me suis dit : Moi aussi, je partirai ailleurs.

Un autre geste qui m'invitait, inconsciemment, à quitter mon Rang pour aller à l'univers des autres peut paraître bien ordinaire. Et pourtant ! Petits nous allions voir passer les « grosses chars » du CNR. Or le train était dirigé par celui que nous appelions le conducteur ou l'ingénieur au contrôle, un homme assis à la fenêtre de la locomotive. Et quand le train passait à toute allure, vitesse d'enfant, souvent le conducteur nous envoyait la main. Et nous aussi lui envoyions la main. À partir de ce moment, l'étranger, quel qu'il soit, où qu'il soit, est devenu pour moi comme un frère, un ami. Et je me sentais déjà mûr pour aimer tout le monde de tous les trains possibles.

AU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE-DE-LA-POCATIÈRE, de 1927 à 1936, je me suis trouvé dans un autre cadre enchanteur, près d'une montagne. Pensionnaire durant neuf ans, sauf pour quelques jours de congé à Noël et les deux mois des vacances d'été pour venir travailler aux foins, j'ai passé là, avec une soixantaine de prêtres, des années inoubliables. C'est au Collège, par la médiation de professeurs tout adonnés à leur tâche que j'ai appris à aimer Homère et Virgile, à faire du grec et du latin, à lire des auteurs français romantiques. Corneille, Racine, Molière : c'étaient mes amis. Nous avions souvent comme châtiment d'apprendre par cœur deux, trois pages d'Horace ou même tout l'*Ars poetica* si nous avions trop malmené nos maîtres de discipline. Quand j'y pense, ces prêtres étaient des humanistes-nés. Au Collège de Sainte-Anne, j'ai été aussi instruit à la musique symphonique, grâce à un abbé Gamache qui nous conduisait à sa chambre pour nous faire entendre son auteur préféré : Beethoven. C'est là que j'ai été initié au théâtre comme machiniste de l'arrière-scène. Nous avions encore des concours d'art oratoire. Les grands de ce monde venaient parfois y faire leur tour et ça finissait par un congé !

C'est au même Collège que j'entendis des Pères Blancs qui allaient en Afrique et des Dominicains qui parlaient fort durant les sermons. Et le goût mystérieux d'une vocation religieuse s'affermissait en moi. Entre-temps un de mes frères aînés devenait prêtre séculier. Quoi qu'il en soit, un 26 juillet 1936 au matin, pleurant comme un bébé, seul en voiture avec ma mère qui conduisait le boghei, je partis vers la gare de La Durantaye pour monter à Saint-Hyacinthe. Un an novice dominicain et je me trouvais aux études à Ottawa, le 5 août 1937.

Ma vocation dite spirituelle, dite intellectuelle, je la dois aux Pères Dominicains. Disons que je

leur dois à peu près tout et, comme Dieu, ils m'ont montré beaucoup de miséricorde. Ils m'ont converti à l'étude. Un pédagogue sorcier comme le Père Louis-Marie Régis ne se trouve pas partout. *La Vie intellectuelle* de Sertillanges, dominicain français, me fit découvrir qu'il y avait une vie intellectuelle plus belle encore que le sport qui avait été un peu ma raison de vivre. La lecture directe des textes latins de Thomas d'Aquin enseignait que toute vérité, qu'elle arrive des Arabes, des Grecs, des Juifs ou d'ailleurs, venait de l'Esprit Saint. En outre, Thomas d'Aquin plaçait l'étude des Écritures, comme parole vivante de Dieu, au-dessus de tout. Aux Dominicains je dois aussi d'avoir connu les grands Platon et Aristote qui sont venus à moi sous forme de cours et de lectures rituelles. Je dois encore aux Dominicains mon goût de la prière partagée, de la prière chorale (si j'avais été plus courageux, je serais entré chez les Bénédictins!). Disons que j'ai été souvent encouragé à aimer la prière et à lui accorder une grande importance pour la bonne raison (et je devance un peu) que j'ai souvent vu les juifs prier sur le mur de Jérusalem, les musulmans à Sarajevo, les shintoïstes et les moines bouddhistes à Kyoto et les Africains animistes au Rwanda. Les Dominicains m'ont tellement instruit que si j'énumérais à la suite les dix livres qui m'ont le plus marqué, presque tous ont été lus à Ottawa.

Le Petit Catéchisme de Québec, le manuel d'histoire sainte de la petite école du Troisième Rang, mais surtout *La Vie intellectuelle* de Sertillanges, *l'Introduction à la sainteté* du Père Petitot, *L'Esprit de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus*, la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, *Les Évangiles de Jésus Christ* de M.-J. Lagrange (1936), *Regards et Jeux dans l'Espace* de Saint-Denys Garneau (1937), *Le Prophète* (1956) de Gibran et la *Métaphysique* d'Aristote.

Durant la même période d'études intenses au Collège dominicain d'Ottawa, j'ai rencontré sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus par la médiation d'un livre qui s'intitulait *Introduction à la sainteté*. À sainte Thérèse de Lisieux, je devrai toute mon orientation spirituelle qui a misé sur la miséricorde divine, sur l'amour, sur le quotidien ordinaire, sur la prière et sur une ascèse libre et doucement consentie. Voilà qui m'a beaucoup réconforté. Les circonstances ont voulu que je sois invité à enseigner trois ans de suite à l'université normande et française de Caen. Caen était par voie ferrée à 20 minutes du Carmel de Lisieux. Chaque fois que je me sentais égaré à tous égards, je me rendais au Carmel. Au Carmel, c'était la grâce. De la lecture assidue des écrits de Thérèse de Lisieux, j'ai encore appris que l'amour devait être personnalisé, élargi non seulement à ses parents, à ses amis, mais aussi aux personnes, aux étudiants et étudiantes en particulier. J'y ai appris que le professeur, le prêtre devait imiter le médecin qui ne soigne pas ses malades en groupe, mais les aide un à un.

Introduit dans le monde mystérieux des idées, l'on m'envoya en 1941 me spécialiser au *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto parce que Étienne Gilson serait mon superviseur d'études médiévales. Ce qui fut fait. À partir de ce moment où je fus converti à

l'étude des sciences religieuses, j'entrai dans le processus souvent délicat des mutations que vous savez. Comment tout dire? Passer des certitudes du Petit Catéchisme de Québec à la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin avec ses questions et ses doutes; passer d'une religion dite populaire à une religion savante; passer de la religion reçue à la religion choisie, de la religion respectée à la religion suspectée ! passer des certitudes des cours d'apologétique du Collège Sainte-Anne aux grandes interrogations de la théologie contemporaine; passer à travers la Révolution tranquille et ses raccourcis, passer de l'église paroissiale du 6 juillet 1941, jour triomphal de ma première messe, à l'Église humiliée des prêtres accusés de 1990; passer de l'université cléricale à l'université laïque; passer de l'habit blanc des dominicains à l'habit de rue; passer du saint sacrifice de la messe dos au peuple à l'Eucharistie dite rassemblement festin; passer du latin au français, essayer d'oublier le Vendredi saint en noir pour mieux préparer la vigile pascale en blanc, et même pour Noël, passer du célèbre *Minuit, chrétiens !* à une fête intérieure du mystère d'un Dieu humanisant la vie, c'est être aux prises avec des changements d'âme et de coeur autrement plus exigeants que les seules mutations socioculturelles dont je parlais il y a quelques instants. Pendant que tant de confrères et de consœurs ont quitté la vie religieuse, vous vous demandez peut-être pour quelles raisons la divine miséricorde persiste à motiver celui qui vous parle ?

1941-1985. Permettez encore que je remercie Dieu de m'avoir propulsé dans un univers qui était bien loin de mon Troisième Rang, bien plus large à tous égards que celui de mon enfance : un univers qui s'appelle, sans jeu de mot, l'UNIVERSITÉ. Celui qui avait rêvé d'être missionnaire au Japon ou en Afrique est invité par l'Université de Montréal en 1945 à y donner des cours à l'Institut d'études médiévales : j'y ai enseigné l'histoire des idées, l'histoire de l'écriture et de la culture médiévale. Me voilà, en milieu universitaire, pour 40 ans, dont trois en France (1973-1976), un au Japon (1961) et un en Afrique centrale en tant que professeur invité (1965-1966).

L'université fut le lieu privilégié d'un merveilleux contact avec la civilisation européenne, la culture française à laquelle je me sens encore profondément attaché et le pluralisme ethnique, religieux et culturel. En étudiant sous toutes ses facettes le moyen âge occidental (500-1500), j'ai appris comment se font les pays. Il y faut du temps, des frontières, de l'amour, beaucoup de solidarité dans la diversité. À l'Institut d'études médiévales, comme à l'Institut québécois de recherche sur la culture, j'ai rencontré quelques vrais universitaires. Certains m'ont largement influencé. À l'abbé Groulx de la dernière heure, je dois le goût de la durée et de la fidélité au message essentiel; aux professeurs Gilson et Marrou, le goût de l'histoire qui permet des vues relatives sur la vie, les êtres et les situations; le témoignage de ces croyants pour qui la foi était non un manque mais un plus. C'est encore à l'Institut d'études médiévales des années 50-60 que je dois le besoin de la comparaison dans la réciprocité du regard scientifique sur une période charnière: 500-1500; un rabbin y enseigne la philosophie juive, un arabisant égyptien y enseigne

la philosophie arabe, une musicologue d'origine slave résume l'histoire de la musique, le Français Verdier récapitule l'histoire de l'art. L'humaniste Klibansky enseigne Platon. En même temps, quelques dominicains convaincus mettent sur pied une bibliothèque spécialisée qui comptera en 1980 plus de 60 000 volumes consacrés au moyen âge. Tout cela est une indication de ce que je dois à l'université comme lieu culturel privilégié.

À l'université, j'ai fréquenté des administrateurs, des professeurs, des gens de la maintenance et des étudiants. Le monde étudiant m'a davantage attiré. Pourquoi ? Très tôt il m'a semblé que Dieu me demandait de leur donner ma vie, au besoin mon cœur, et le plus de temps possible. J'ai beaucoup aimé mes étudiants. Trop peut-être ? Peut-on trop aimer ?

Je ne dirai jamais assez tout ce que je dois à mes étudiantes et étudiants. Les jeunes ? Les mêmes partout : fragiles, frondeurs, menacés par l'anonymat des grandes écoles; cherchant souvent de peine et de misère leur cœur en quête d'amour. Bien entendu ils critiquent la génération qui les a précédés; le même comportement est en honneur à toutes les époques. Pour les avoir souvent accompagnés en voyages internationaux : Rome, Assise, Avila, Proche-Orient, je puis certifier qu'ils sont meilleurs que leurs actes, plus grands que certaines de leurs revendications officielles.

Un jour, en 1973, j'ai été confirmé dans mon amitié et dans mon admiration pour les jeunes lors de mes visites aux cimetières de guerre en Normandie. Je ne puis vous raconter tout ce que cela m'a fait. D'abord de lire sur les croix des noms de chez nous, leur âge surtout : 19, 20, 24, 27 ans. Tout à coup j'ai pensé que, sans eux qui ont donné leur vie, sans leur intervention, je ne serais peut-être pas professeur dans cette université de Caen, ni ailleurs. Et tout à coup je me suis rappelé certaines paroles du Christ : *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis*. Tout me disait qu'il me fallait aller au bout de ma vie et la donner à ceux et à celles qu'on aime.

Plus tard, de retour au Canada, et souvent au temps de la semaine sainte alors que l'on célèbre rituellement la mort du Christ, je ne peux pas ne pas penser à ces soldats morts en Normandie.

Comprenez que l'an dernier j'ai été - avec vous - et je le suis encore - très remué par la tuerie de l'École Polytechnique. Tout comme lorsque je célèbre des funérailles de jeunes qui se suppriment à la suite d'une névrose ou d'une volonté de refuser la société. Sans juger les intentions et souvent sans connaître les circonstances de leur mort-mystère, je me dis que plusieurs de ces suicidés nous ont donné littéralement leur vie, comme les soldats de Normandie : par amour pour nous, mais sans trop savoir, comme pour nous amener à réfléchir... et peut-être à changer notre univers intérieur.

Ces jeunes, ils sont même religieux pour la plupart, mais à la manière naturelle, j'oserais dire. Avec la crainte de se faire embarquer par une religion ou par une autre, ils répètent parfois les critiques primitives de leurs anciens professeurs, ignorant la religion, mal instruits, plutôt que de mauvaise volonté. (Pire que de ne pas savoir, il y a mal savoir, mal ignorer...) Plusieurs abordent la religion comme ils ont abordé leur sexualité à 14 ans; d'une manière spontanée, primitive.

Un autre groupe qui m'a toujours fasciné à l'université : l'univers silencieux des chercheurs de la recherche scientifique dans les laboratoires des sciences pures et en sciences tout court. Voir ces personnes, au masculin et au féminin, passer des heures et des heures à observer, à vérifier, à recommencer, sans résultat immédiat, sans publicité, c'est d'une richesse humaine étonnante. Sans pouvoir, incognito, ces savants furent et restent pour moi un peu les contemplatifs de la cité universitaire. Il n'est pas étonnant qu'ils soient aujourd'hui ceux qui posent à l'humanité les plus graves questions éthiques sur le sens de la vie, de la mort et de l'évolution de l'humanité vers son point oméga, comme dirait Teilhard de Chardin. Sans ces savants, pas d'université possible. Sans ces contemplatifs de la science, pas d'avenir possible.

À 65 ans, je quittais volontairement l'université, tel que prévu dans les règlements officiels. Je l'ai fait à regret. À la même occasion, je rejoignais, à temps complet cette fois et comme prêtre, cette université élargie que j'appelle maintenant l'université des âmes et des coeurs, ce qui inclut mon Église, les autres Églises mais aussi, j'allais dire, surtout ceux qui cherchent autrement et ailleurs.

À travers tant de visages, d'amitiés reçues, d'amitiés perdues en route (on est si occupé !), j'apprenais d'expérience ce que le Christ avait dit un jour à la Samaritaine : ton premier temple, c'est ton coeur. La présence du Christ dans ma vie ne serait plus limitée aux sacrements ni aux églises en pierre ou en bois, pas plus que le Christ n'est qu'au tabernacle, ni dans les rites, les églises ou les cérémonies. Je le trouve partout dans la rue, dans les maisons, chez les grands, chez les petits, chez les riches, chez les pauvres.

Il me faut m'expliquer à propos de ma compréhension du Christ : pendant longtemps je ne l'ai connu que par les crucifix, et il y en avait partout : il était mort pour nos péchés. M'appelant en plus LACROIX ça n'arrangeait pas les choses. C'est grâce aux liturgistes de ma communauté que, peu à peu, le Christ en moi est ressuscité, qu'il est devenu mon plus grand ami... vivant. Quand j'ai publié en 1981 *Quelque part en Bellechasse* aux Éditions du Noroît, c'était un peu pour lui rendre hommage, comme on rend hommage à un compagnon-itinérant de nos routes familières.

Entre-temps, et surtout grâce à un œcuménisme actif, j'aime mettre en tout premier de la pyramide qui se présentait au moyen âge, comme une hiérarchie incontournable, la *Parole de Dieu* ou mieux la science de Dieu, qui, elle, donne lieu à la Parole de Dieu, qui, elle, donne lieu à Jésus Parole de Dieu incarnée, qui, lui, donne lieu à l'Église comme enseignante, qui, elle, donne lieu à des penseurs, à des théologiens et à des mystiques. Depuis, les déclarations de mon Église m'invitent d'abord à retourner à la même Parole de Dieu, parole vivante, plus mystérieuse, plus complète que tous les mots et toutes les déclarations de la terre.

J'aime l'Église. Pas n'importe laquelle, pas nécessairement celle décrite par les journaux écrits et télévisés, pas seulement celle qui n'arrive que par des textes romains dans un vocabulaire latin froidement objectif, pas seulement l'Église du pape ou des évêques, pas seulement l'Église des théologiens et des exégètes, pas seulement l'Église des pauvres. En un mot, j'aime l'Église globale, totale, universelle, divine et humaine; l'Église commencée avec Abraham, Moïse, dirigée, promue par le Fils de Dieu en union avec le Père et animée par l'Esprit. J'aime l'Église passée, présente et à venir, l'Église qui enveloppe les humains, mes amis, les défunts, les saints, connus, inconnus, l'Église souffrante, militante et triomphante. Cette Église - et je ne veux pas séparer ce que Dieu a uni - c'est ma vie.

Médiéviste qui en a vu de toutes les couleurs en histoire religieuse, j'aime l'Église-mystère, son sens de la tradition, ses spiritualités, sa durée, sa manière de rebondir quand elle est mise au pilori, sa capacité d'encaisser la critique. Aujourd'hui elle est une voix de la conscience inquiète du monde, un lieu de réflexion étonnant. Je connais peu d'institutions, sauf la synagogue, qui puissent avoir un tel impact sur le vécu du monde. Parce que j'aime l'Église, j'aime de plus en plus les prêtres. D'autant plus que depuis deux ans je suis devenu un prédicateur de retraites sacerdotales. À cause de leur vie difficile, à cause de leur misère à vivre affectivement dans une société aussi permissive, mon amitié pour eux augmente. Je les vois un peu comme ces bouées ballottées au bord du fleuve, exposées à tous les vents et tempêtes possibles.

Disons que, malgré tout, mes raisons d'espérer demeurent à cause de ces prêtres et évêques malmenés par l'opinion publique, mais généreux, à cause de ces jeunes qui ont le sens du mystère... autant que nous avons eu, nous les aînés, le sens critique, à cause surtout de la Parole de Dieu qui, comme la vérité, rend libre... qui s'y confie. L'arrivée des spiritualités orientales, peut-être mal comprises pour le moment, est une autre de mes raisons d'espérer.

Bien sûr il y a eu de grandes peines, de grands deuils : des amitiés perdues, des parents, des amis et des modèles de vie partis l'autre bord, comme on disait chez nous. On ne franchit pas trois

quarts de siècle sans que les deuils se multiplient, sans que les feuilles tombent, comme on disait dans Bellechasse pour signifier une absence, une épreuve.

Mais il faut dire qu'entre-temps, des textes merveilleux me reviennent à la mémoire, comme ils s'inscrivent dans ma prière chorale chez les Dominicains. Ces textes j'aimerais bien les entendre le jour de mes funérailles (entendre ?), j'ai presque l'intention de vous les citer, d'autant plus que je suis sensible à cette pensée de certains Pères de l'Église qui disent que Dieu a, pour chacun, chacune de nous, réservé des textes qui font davantage partie de notre vie intime. Voici mes mantras préférés :

1. Et la Parole s'est faite chair.
2. Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.
3. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie aux gens qu'on aime.
4. Dieu est Amour.
5. Dieu est plus grand que notre coeur.
6. Dieu nous a aimés le premier.
7. Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique : toute personne qui croit en lui ne périra pas et obtiendra la vie éternelle.

À mesure que j'avance et que j'enregistre tous les changements, j'apprécie cette idée de saint Augustin que nous rappelait un vieux prêtre du Collège de Sainte-Anne, Mgr Lebon, grand admirateur et ami du chanoine Lionel Groulx : « Mes enfants, vous êtes sur la terre comme des voyageurs, des pèlerins en route vers ailleurs. Et ne l'oubliez pas. » Plus tard j'ai souvent cité dans mes homélies cette pensée de Catherine de Sienne : « La vie est un pont, surtout n'y construis pas ta maison... ». Pour sa part, Thérèse de Lisieux aimait transcrire cette pensée qui m'habite à la manière du fleuve : « Le temps est ton navire et non ta demeure. »

Alors comment navigue un prêtre de 75 ans, en 1990, en fin de siècle ?

Ma vie m'apparaît de moins en moins comme un tableau de Riopelle tout en couleurs diversifiées, chaque personne rencontrée étant d'une couleur particulière, moins même qu'un tableau de Jean-Paul Lemieux avec des visages mystérieux dessinés sur un grand espace nordique. De plus en plus, ma vie se simplifie à la manière des derniers Borduas : du blanc, du noir, surtout du blanc avec beaucoup de vides et de silence. À l'horizon, toujours l'essentiel de la vie : aimer, être aimé, faire aimer l'amour, donner, prier pour...

Après 50 ans de vie sacerdotale, à quoi pense un prêtre ?

Il pense, bien sûr, à tout ce qu'il vous a dit; il pense à la brièveté de la vie, sans être tellement attaché à cette vie qu'il aime pourtant beaucoup; il s'ennuie toujours de ses parents et amis défunts; il regarde venir sa mort en misant doucement mais totalement sur la miséricorde de Dieu, non sans crainte normale du mystère de l'au-delà. Il est comme cette Iroquoise, dont parle quelque part Félix Leclerc : elle regarde passer le fleuve... elle sent qu'il vient de quelque part et qu'il va quelque part. Ainsi passe la vie, ainsi va l'amour, ainsi se sont écoulées à travers mers et marées 75 années qui, je l'espère, me mèneront un jour à l'océan, symbole mystique de l'Éternité.

Sois remercié, Dieu de tendresse et de miséricorde, pour tant de bienveillance à mon égard et pour m'avoir permis de partager cette bienveillance avec d'autres qui, eux aussi, te cherchent en te désirant, comme un veilleur désire l'aurore, et le fleuve désire l'océan.

Amen !!!